



REVUE DES ÉTUDES PELADANES

Organe Officiel de la Société JOSEPHIN PÉLADAN

- Association déclarée au J.O. du 20 mai 1973 -

22, rue Beaurepaire - 75010 PARIS -

Trimestriel N.3

Décembre 1975

S o m m a i r e

- Minuit de Noël au pays de Tristan
par Joséphin PELADAN
- Une visite à la veuve du Maître
par M. Thérèse LATZARUS
- Prédilection de l'abbé Lacuria
par Joséphin PELADAN
Deux lettres inédites de Lacuria
par Adrien PELADAN
- Le souvenir de Péladan par
Camille MAUCLAIR
- Le Chevalier Adrien Péladan
par Joanny BRICAUD.

MEMBRES DU BUREAU :

Président : M. Jean-Pierre BONNEROT - 200, rue St Jacques
75005 - PARIS

Secrétaire Général: M. François TROJANI

Vice-Présidents : M. Michel MASSON - 22 rue Beaurepaire
75010 - PARIS

: M. Bernard BONNASSIEUX - 18 rue Montalivet
75008 - PARIS

Secrétaire et
Trésorière : Mlle Barbara BLANC - 5, square des Colonnes
92360 - MEUDON LA FORET

MEMBRES D'HONNEUR :

Mme Berthe d'YD - Mme Gisèle MARIE - Dr Philippe ENCAUSSE
M. Paul COURANT - M. Alain MERCIER

REDACTEUR EN CHEF DE LA REVUE :

M. Jean-Pierre BONNEROT

Toute correspondance doit être adressée à M. Jean-Pierre BONNEROT

Ce numéro a été ronéotypé à cent exemplaires, numérotés de 1 à 100.
Conformément à la loi sur le dépôt légal, la REVUE DES ETUDES PELADANES est
déposée à la Bibliothèque Nationale et parmi d'autres centres de documenta-
tion à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris et la Bibliothèque de la Ville de
Lyon.

MINUIT DE NOEL AU PAYS DE TRISTAN

PAR JOSÉPHIN PELADAN

Les lames détonnaient lourdement contre les rochers avec une clameur prolongée de bataille. La lune étincelait. Du linceul de neige étendu sur la campagne, les arbres décharnés se dressaient en ossatures énigmatiques. La bise sifflait si aiguë aux jointures de la fenêtre que je me rapprochai de l'âtre où crépitait un feu de genêts.

La vieille bretonne qui me donnait l'hospitalité ce soir-là, portait gaillardement ses quatre vingts ans. Ses trois maris avaient péri en mer. Mère de onze enfants tous disparus, elle vivait avec sa nièce, grande fille silencieuse et farouche qui s'était hâtée de disparaître à mon arrivée.

- "La mère - lui dis-je - vous avez certainement vu des choses de l'autre monde, des choses de la mort et du purgatoire : et vous devez vous en souvenir aujourd'hui, jour de Noël ?... "

L'aïeule hocha la tête, gravement affirmative.

- "Que sont devenus les korrigans, les fées ?... l'ancienne amitié entre ce monde et l'autre a cessé... les âmes en peine n'apparaissent plus, implorant des prières et des messes... je donnerais beaucoup, la mère, pour voir ce que vous avez vu..."

Elle tournait vers la flamme la paume de ses mains ridées aux doigts déformés et se voûtait sous le poids de lourds souvenirs ? Je devinais des singularités dans sa vie, mais comment délier la langue d'une femme de Léonois ?

- "Voyons la mère, dites-nous si l'on peut voir encore des esprits, des revenants, quelque chose de surnaturel ?"

Lentement et sans me regarder, elle laissa tomber ceci :

- "On peut toujours voir les morts qu'on a aimés !
- "Avez-vous donc revu vos maris ?
- "Pour chacun, j'ai mis le deuil avant qu'on sût le naufrage... chaque fois on me crut folle ; mais moi je les avais vus, raides dans l'eau, les pauvres. Alors, on a dit dans le pays que j'allais à la pierre aux Fées et Monsieur le doyen me refusa longtemps l'absolution. Je ne suis jamais allée à la pierre aux Fées, je suis allée au calvaire.
- "Au calvaire ? Pourquoi au calvaire ?"

Elle se pencha et baissant la voix :

- "On entoure une vieille croix de ses bras et on prie jusqu'à ce qu'on connaisse le sort des siens, leur sort de la terre comme celui de là-bas..."

Et sentencieuse, recueillie, elle ajouta avec des accents d'autorité :

- "C'est le devoir de la chrétienne... On doit penser à l'époux qui passe en jugement de Dieu et l'aider par les chapelets, les messes, le bien qu'on fait aux pauvres, en son nom"

Ces derniers mots furent prononcés impérieusement. Le paysan breton considère l'homme du pays d'en haut (Paris) comme un mécréant, négateur systématique de toute mysticité et bien que la vieille connût mon dessein d'aller à la messe de minuit, elle ne cessait pas de voir en moi un sceptique.

- "Comment sait-on, la mère, que celui pour lequel on prie est délivré ?
- "On le sait, la nuit de Noël..

Posant sa main sur mon bras, pour forcer mon attention, elle dit :

- "Au moment où le curé élève l'hostie de Noël à la paroisse du défunt, si, alors, on tient embrassée la croix d'un calvaire, on voit jusqu'aux enfers et jusqu'au ciel si le mort est souffrant ou triomphant !"

En demandant une explication, j'aurais arrêté le mouvement de sa confiance. Elle avait reçu ces idées comme des dogmes traditionnels de sa race. Mon attention silencieuse lui plut car elle m'attira du geste :

- "Ecoute fils, écoute l'histoire de ma nièce. Elle a fui à ton arrivée et tu n'as pu voir que malgré ses vingt-ans, elle en paraît quarante. Ecoute... Elle avait un promis, le plus beau gars du pays et brave coeur ! Il partit par le sort sur la marine de l'Etat. Elle l'attendit, sage comme une religieuse, la coiffe si serrée qu'on ne voyait pas ses cheveux. Elle ne dansa pas une fois en trois ans ! Elle comptait les jours. Elle en compta mille ! Quand il débarqua à Brest, il était si heureux de marcher sur la terre qu'il but, qu'il but et tant, qu'il se querella. Dans la batterie une bouteille le frappa à la tempe... Oh ! le sort ! il était à vingt heures d'ici quand il but et se querella. Ma nièce pleura tout son coeur, mais elle n'abandonna pas le mort comme eut fait une fiancée des villes. Pour celui qui passe dans la colère et la boisson, point de paradis ! Yvonne est bonne ouvrière, elle travailla jour et nuit avec son gain elle fit dire des messes et distribua des aumônes. Voici quatre ans qu'elle s'exténue ! Elle voit sans cesse son pauvre fiancé se tordre dans le feu du Purgatoire et son aiguille court fiévreusement : elle mourra à la peine."

La bretonne exhala une plainte profonde.

- "Elle fait son devoir de fiancée bretonne" conclut-elle

Cette pauvre couturière de village était la soeur sublime d'Elisabeth, la sainte de la Wartburg ! Je fus frappé d'admiration.

- "Voulez-vous la mère, que j'accompagne votre nièce à la messe de minuit ?
- "Non mon fils, il ne le faut pas !"

La demie de onze heures tinta à l'horloge au balancier de cuivre. On entendit un peu de piétinement et Yvonne descendit l'escalier en échelle, semblable dans sa mante à une béguine. Elle échangea quelques mots en bas-breton avec sa tante et passa sans que je l'eusse dévisagée : mais toutes les paroles de la paysanne s'illuminèrent. Yvonne allait au calvaire ! Il m'était ainsi donné de contempler un très beau rite de Foi celtique.

- "Alors - dis-je d'un air détaché en boutonnant mon pardessus -
Voilà l'heure de partir pour être sûr d'une chaise."

Au dehors, une rafale soufflait qui emporta mon feutre au premier pas : la neige tourbillonnante m'aveuglait. La mer hurlait d'une voix rauque des plaintes mêlées à des imprécations mystérieuses. De quel côté s'élevait le calvaire ? Je l'ignorais et courus sans orientation. Ma vie entière me semblait engagée par ma curiosité et j'éprouvai une angoisse inexprimable. Au détour d'une ferme, j'aperçus la longue silhouette d'Yvonne. Elle marchait d'un pas sec et très sûr, dans la direction de la mer. Je la suivis avec un passionnement d'halluciné. Brusquement, l'énormité noire et convulsive de l'océan apparut et sur ce fond d'horreur mouvante se dressait, élevé de quelques gradins une antique croix de granit. Selon cette piété armoricaine qui donne comme tenant au divin crucifié la Sainte Mère et le disciple bien-aimé, la Vierge et Saint-Jean se tenaient sur le croisillon. Yvonne monta les marches comme la prêtresse druidique son aïeule s'approchait du dolmen. Elle ne s'agenouilla pas : Elle ouvrit les bras d'un geste que je vois encore, d'un geste qui dessiné serait immortel et les referma sur la pierre, passionnément. Ainsi attachée au signe rédempteur, comme un naufragé à l'unique mât, elle incarnait ce gémissement qui sort de toute créature, véritable sainte fille, vierge au coeur héroïque que la mort de l'Aimé n'avait point refroidi.

A demi caché par une guérite de douanier, je la contemplais. La neige cessa de tomber, la lune se dégagea des nuages, Yvonne, la tête en arrière, fixait des yeux extatiques sur le Christ et le vent agitait sa mante en ailes noires. Elle attendait un signe ? Lequel ? Une voix intérieure répondrait-elle à son angoisse ou bien l'invisible allait-il se manifester ?

Tout à coup une forme ailée vint du large et s'abattit sur la croix : c'était une grande mouette. Elle secoua ses ailes et reprit son vol, en poussant un cri d'une douceur, d'une humanité qui me fit frissonner. Un autre cri, surhumain celui-là, déchira l'air avec un accent de gratitude et de joie indicibles. Les bras d'Yvonne se détachèrent de la croix et la grande ligne sombre s'affaissa. Je m'élançai pour la secourir : elle ne me vit pas, toute à son action de grâce, car la mouette figurait l'âme, la chère âme de son fiancé sortie de la géhenne, rachetée et maintenant bien heureuse. Avais-je vu un mirage ? Je me posais la question lorsque la bretonne se leva, sautant les marches et courut vers le village. Je m'élançai à sa suite et nous arrivâmes ensemble à la petite église brillante de cierges, bourdonnan-

te de cantiques, pleine de joie sainte.

Yvonne tomba à genoux et je pus étudier les traits fins et entêtés de cette Elisabeth qui avait expié, comme la nièce du landgrave, le péché de son promis. Et je me souvins alors que j'étais en Cornouailles, non loin de Caréol, au pays de Tristan.

UNE VISITE A LA VEUVE DU MAITRE

(28 Septembre 1924)

Par Marie-Thérèse LATZARUS

Tous ceux qui, dans ces pages, rendent un suprême hommage à la mémoire du maître disparu, furent ses amis ou ses admirateurs. Les uns l'ont connu et aimé : les échos de sa voix résonnent encore à leurs oreilles, son image est encore gravée dans leurs yeux. Les autres ont, dans son oeuvre, surpris les secrets de sa pensée, son génie aux faces diverses s'est révélé à eux dans toute sa plénitude, et, sans avoir été jamais admis dans son intimité, ils ont vécu pourtant bien près de lui....

.... Pour moi, je n'ai pu saisir de Peladan qu'un reflet : deux fois il m'est apparu dans les yeux mouillés des deux femmes qui lui vouèrent un culte : sa mère, sa veuve.

Dans la petite maison de la rue de la Vierge où elle vieillissait au milieu de ses souvenirs, Madame Adrien Peladan m'avait jadis parlé de son fils. Elle m'avait montré des portraits, beaucoup de portraits.

Je viens d'en revoir quelques-uns, au milieu de beaucoup d'autres, dans cet appartement de la rue Alphonse de Neuville où la veuve de l'écrivain a bien voulu m'accueillir. Une fois encore, j'ai entendu parler de Peladan, une fois encore, à travers les mots émus, les silences, les regards lointains, j'ai tenté de saisir ces détails subtils qui échappent à l'analyse et nous renseignent mieux que tous autres sur les nuances d'une âme.

Quand j'ai dit mon désir de parler à nos lectrices de celui qu'elle pleure, Mme Peladan m'a répondu d'une voix basse et profonde : "Peladan aimait les femmes, bien qu'il affectât de les mépriser, mais ce qu'il a écrit ne s'adresse point à elles."

Un silence..... et la voix reprend plus lente :

"Il parlait peu de son enfance, pour lui, l'enfance ne comptait pas.... il avait été, disait-il, un petit garçon comme tous les autres, un peu farouche, peut-être, et très exclusif (....un sourire....)
"Il détestait tout partage, et quand sa bonne, par hasard, l'obligeait à prêter l'un de ses jouets, c'était fini, il ne voulait plus se servir de l'objet que d'autres avaient manié."

Je contemple un petit portrait qui représente un bel enfant de trois ans, à la bouche un peu boudeuse, au front élevé, aux grands yeux doux. Ses longs cheveux, qu'un noeud de ruban ramène à droite, couvrent ses épaules de lourdes boucles. Il est vêtu d'un petit boléro clair qui s'ouvre sur une chemisette aux manches bouffantes. Une large ceinture écosaise lui entoure la taille. Ses jambes, chaussées de blanc pendent négligemment : toute son attitude est celle d'un bel enfant paisible, qui regarde le monde bien en face, et se laisse vivre, en attendant que le génie alourdisse son front.

"Oui, reprend Mme Peladan, - c'était un enfant comme tous les autres, un mauvais écolier, par exemple..., il aimait si peu le travail que lorsqu'il était au Collège des Jésuites, les Pères, las parfois de stimuler son ardeur, et le voyant rebelle à toute exhortation, finissaient par lui dire : "Allez à la chapelle ! "

Nous sourions toutes deux à l'image évoquée de l'écolier indiscipliné continuant à l'ombre de l'autel, le rêve commencé en étude, et, comme si j'espérais le voir se préciser, j'ai tourné les yeux vers une baie vitrée à travers laquelle j'aperçois de grands portraits. Mme Peladan a suivi la direction de mon regard, et, toujours grave, mais de plus en plus accueillante, elle m'introduit dans le petit salon - j'allais dire "dans le sanctuaire", qu'elle a pieusement consacré à la mémoire du disparu.

Là, de tous côtés, à gauche, sur les murs, sur la cheminée, l'originale figure de Peladan m'apparaît.

Le voici maintenant, peint par Desboutin, avec cette cravate à la Barbey d'Aurevilly et cet habit au faux air de pourpoint sous lequel il se rendit populaire, après avoir quelque peu étonné ses contemporains : "Il a fait scandale à Nîmes", m'a dit, tout à l'heure Mme Peladan avec un regret dans la voix.

Et j'ai vu encore des dessins de Séon et de Brazillier, une sanguine de Hébert, deux terres cuites, l'une petite, d'Abbéma, l'autre plus grande que nature, et qui est d'Astruc - Voici également le grand buste en bronze de Lavergne qui donne aux traits réguliers du modèle, cette majestueuse fixité de l'oeuvre définitive.

Comme on l'aima, ce grand homme, pour que tant d'artistes aient tenu à honneur d'immortaliser son image fugitive !

J'ai fait le tour du salon : Mme Peladan s'arrête maintenant devant un grand dessin encadré de chêne et qui fut l'hommage de de Groux à la veuve de son ami.

" Ce portrait, dit-elle, fut fait après sa mort, mais comme on le retrouve ! "

Elle contemple la physionomie dont le crayon d'un artiste a tenté de fixer les traits changeants ; je sens que, pour elle, ce visage s'anime, ces yeux brillent, ces lèvres s'entr'ouvrent. Les autres tableaux sont des portraits ; ce dessin, c'est Peladan lui-même, celui qui, hier encore, s'asseyait sur ce fauteuil, se penchait sur cette table de travail, en caressant des yeux Bios, le beau chat persan.

Tout à l'heure, tandis que nous causions, ce même Bios est entré majestueusement. Dans l'orgueil de ses longs poils gris de fer et de ses pattes argentées, il s'est installé tout près de nous, m'a fixée de ses yeux verts qui semblent comprendre, et m'a fait l'honneur d'un frôlement câlin.

- "Pauvre Bios ! - a dit Mme Peladan, "Il" l'a connu et aimé ; sur son lit de mort, il demandait souvent : " Et Bios ? "

Chose étrange, le maître qui n'aimait pas les fleurs, ne goûtait pas la nature, était insensible aux fêtes de la lumière, le maître adorait les chats. L'humanité se divisait pour lui en deux catégories : ceux qui aimaient les chats, ceux qui ne les aimaient pas. Il avait eu, dans sa jeunesse, un chat qui mourut enragé, il n'en parlait jamais sans mélancolie. Plus tard, un beau chinchilla gris répondant au nom de " Tonio " lui laissa les mêmes regrets.

- "Quand Tonio mourut, j'ai vu mon mari pleurer, dit Mme Peladan qui semble se plaisir à ce rappel de la délicate sensibilité du disparu.
- Et puis, elle essaie d'expliquer :

"S'il n'aimait pas la nature, n'était-ce pas parce que les grands problèmes le passionnaient trop pour qu'il pût s'arrêter aux détails ?

- "Je n'ai aimé les arbres, disait-il, - que lorsque j'en ai possédé... Auparavant, sans doute, il ne les avait pas regardés"

Si le chat échappait à l'ostracisme dans lequel Peladan tenait la nature, c'est, d'après sa veuve, parce que le chat peut demeurer des heures sur la table de travail de son maître, dans la patiente immobilité du sphinx qui ne dérange en rien le travail de la pensée.

Peladan lui-même nous a donné une autre raison de sa sympathie pour la race féline :

- "Il pouvait, dit-il quelque part, - il pouvait, à la rencontre d'un chat, se déclarer qu'à l'instar de cet animal, le plus noble de l'Occident, il était lui " (1)

(1) Typhonia Paris Bentu 1892, page 41 (Note J.B.B.)

Le chat symbolisait donc pour lui la fière indépendance des êtres jamais asservis, dont la personnalité autonome triomphe des influences qui voudraient la courber.

C'est pour cela, sans doute, que les yeux de Peladan qui avaient jeté sur la foule de tels regards d'indignation et de mépris, se posaient avec tant de tendresse sur le beau persan aux pattes argentées...

Ma visite s'achève : Mme Peladan a bien voulu entr'ouvrir pour moi, l'écrin de ses souvenirs ; j'aurais scrupule à l'arracher plus longtemps à cette solitude que peuple une ombre chère. Pieuse gardienne d'une illustre mémoire, elle retourne à ce "Présent qu'elle fit d'un passé".

Lentement, je descends l'escalier : je songe au petit enfant farouche qui ne voulait pas prêter ses jouets, à l'adolescent peu studieux qu'on envoyait à la chapelle... et je songe aussi que les morts sont vivants tant que leur image apparaît - comme en un vase translucide - à travers l'âme de ceux qui les aimèrent.

(Nouvelle Revue du Midi
Décembre 1924, pages 35 à 40)

PREDICTION DE L'ABBE LACURIA

L'AUTEUR DES HARMONIES DE L'ETRE

Faites à Paris, en Mars 1881, sur les magnifiques
destinées de l'Angleterre auxiliaresse de la
France et régulatrice de l'univers en la
personne d'un Pape anglais et fidèlement
rapportée par son humble interlocuteur
et disciple

PELADAN

Je suis obligé de parler de moi pour expliquer comment j'ai recueilli une étonnante prédiction sur les destinées de l'Angleterre et sur son rôle transcendant dans l'économie providentielle.

L'homme admirable dont le nom va, probablement pour la première fois, parvenir au grand public, l'Abbé Lacuria, est mort, il y a près d'un demi-siècle, aveugle, pauvre, obscur. Je n'hésite pas à le considérer comme un des plus grands théologiens platonisants et pythagoriciens qui aient existé. Ses Harmonies de l'Etre ou Les lois de l'ontologie expliquée par les nombres (une nouvelle édition existe chez Chacornac, Paris) sont, avec l'Histoire du genre humain de Fabre d'Olivet, et les oeuvres d'Elyphas Lévy, l'un des trois ouvrages qui m'ont le plus influencé.

Il existe encore de lui un Commentaire de l'Apocalypse inédit et un Commentaire des Quatuors de Beethoven parus dans Les Nouvelles Annales de Philosophie Catholique de l'Abbé Perny.

Il est assez difficile de faire entrer Lacuria dans une catégorie déterminée. Ce fut un saint, un prêtre de toute vertu, d'entière orthodoxie, mais son mysticisme enthousiaste, le caractère vraiment dyonisien de sa foi lui aliénèrent ses supérieurs et ses collègues.

Il mit son patrimoine dans le collège des Jésuites d'Oullins, près de Lyon, où il alla mourir, après avoir vécu à Paris où il fut l'ami de Gounod et de l'astrologue Ledos. Je serais fort empêché de faire sa biographie : je ne l'ai vu que pendant quelques mois de 1881.

Mon frère, le Dr. Péladan, qui était mon aîné, m'avait donné à lire les Harmonies de l'Etre : il était en correspondance avec Lacuria à propos d'astrologie (1).

(1) Confrère n° 1 et 2 de la Revue et l'article suivant (Note du Bureau)

Bresser un thème de nativité est à la portée de chacun avec l'"Annuaire du Bureau des Longitudes" pour l'expliquer, il faut une science spéciale. Mon frère demanda à Lacuria de lui éclaircir son horoscope et, entre autres choses, le vieux prêtre lui écrivit qu'il était menacé de s'empoisonner lui-même avec une manipulation pharmaceutique venue de l'étranger.

Quelques années plus tard, le Dr Péladan s'empoisonnait lui-même en employant au dixième de décimale (au lieu du centième commandé) une solution d'un poison venu de l'officine de Wilmar Schwabe de Leipzig. Mon frère donnait le médicament aux pauvres de Nîmes, ce qui explique qu'il s'approvisionnât de cette façon.

En arrivant à Nîmes à Paris, en février, pour y tenter la carrière littéraire, j'avais un double motif pour saluer l'Abbé Lacuria : mon frère m'avait chargé de questions sur son péril d'intoxication et j'éprouvais la curiosité de l'admirateur.

Par une froide après-midi, je montai au Panthéon et par la rue de la Vieille Estrapade, j'arrivai au 11 de la rue de Thouin. Au dernier étage, mansardé, je frappai ; une voix dit : "Entrez". Je me trouvai dans une première pièce aux rayons pleins de vieux livres en ordre et j'aperçus, par la porte ouverte, dans une seconde chambre, également tapissée de livres, une figure inoubliable.

A côté d'un petit poêle éteint, sur lequel se trouvaient des boîtes de lait concentré, un homme âgé était assis dans un fauteuil de paille. Accoutré d'une vieille lévite de cocher, les pieds dans une ancienne boîte à ordures, pour conjurer le froid du carreau, le plus grand penseur de son temps dressait une tête fine et belle, d'une aristocratie surprenante, un peu semblable à celle du comte de Gobineau mais à la fois plus ample et plus délicate. Spectacle singulièrement impressionnant pour un débutant qui venait à la conquête de la Gloire...

La sérénité de ce génie en pleine misère m'arracha des larmes qu'il ne vit pas, car il était déjà à demi aveugle, pour surcroît de malheur. Avec les cent cinquante francs par mois dont je disposais, je ne pouvais aider ce vieux maître et quand, un an plus tard, j'eus intéressé quelqu'un à son génie, le vieillard avait quitté Paris.

De mes conversations avec Lacuria, je ne peux pas parler ici : je me contenterai de restituer celle où il prophétisa sur l'Angleterre.

Ces entretiens étaient pour moi de véritables événements intellectuels ; je préparais d'avance les questions à poser, et comme je commençais alors à écrire mon premier roman de la Décadence Latine, je résolus un jour de l'interroger sur la race qui succéderait à la France dans l'hégémonie de l'Occident.

Il y a trente quatre ans que ce colloque eut lieu. Les événements qui vérifient les paroles entendues autrefois me pressent à un effort de mémoire. Je vais reproduire de mon mieux ce dialogue. J'adresse au lecteur deux prières : d'abord d'excuser mon scepticisme d'antan au sujet du rôle providentiel de l'Angleterre ; je lui apporte un prodigieux témoignage en compensation. Ensuite il faut qu'on accepte sans commentaires, qui seraient trop longs, des expressions inusitées, mais coutumières entre interlocuteurs versés dans l'occultisme et qui n'ont pas leur équivalent en langage usuel.

Il fait très froid : j'ai les pieds glacés. Lacuria est assis dans son fauteuil, affublé comme j'ai dit, avec un serre-tête noir d'où dépassent des mèches blanches ; il regarde constamment vers la fenêtre, en face de lui, où sourit un pâle rayon de soleil d'hiver ; je le vois donc de profil.

MOI. - Monsieur l'Abbé, je commence une série de romans intitulée la décadence latine.

LACURIA. - Décadence publique, des pouvoirs, des fonctionnaires : mais la France privée est encore belle. Elle ne peut être remplacée dans le plan divin et cependant, réduite à elle-même, elle est devenue incapable des Gestes de Dieu. Il faut qu'elle soit aidée par une autre race.

MOI. - Les Slaves ?

LACURIA. - Non : les Anglais.

MOI. - Gesta dei per Britannicos

LACURIA. - Etiam. Les Anges du "septième chœur" qui portent l'étoile verte, couleur de terre... - vous connaissez l'arcane (linéa viridis gyrat universa, la ligne verte entoure le monde) ont pour office de tirer de l'égoïsme collectif un rendement idéal. L'Anglais est aussi fixe que nous sommes volatils ! c'est le type humain le plus tenace, le plus résistant, le plus inflexible. Les Principautés (Septième Chœur) l'ont élu comme notre complémentaire. Vous verrez cela ; moi je serai en Dieu.

Ce sera un grand changement de la carte d'Europe quand la Pologne renaîtra, que la Turquie disparaîtra.

MOI. - Je le verrai, avez-vous dit ?

LACURIA. - Vous voudriez une date ? Il y a des dates de fait. Pour longtemps, l'astre de Luther décide des changements ; il a l'ascendant sur le monde, il le domine et l'écrase. Ah ! Si les allemands étaient catholiques. Ils atteindraient à une haute puissance, mais ils sont luthériens et ils tomberont d'un seul coup.

MOI. - Les Anglais aussi sont luthériens ?

LACURIA. - Pour ce genre d'investigations il faut entendre plus synthétiquement que vous ne le faites. Je parle de l'esprit luthérien et de l'esprit catholique, du Verbe, de la mentalité. Certains papes furent des pasteurs luthériens et Shakespeare est un génie catholique. Comprenez-vous ?

MOI. - On peut donc faire l'horoscope d'un peuple ?

LACURIA. - Demandez-moi si on peut recevoir les confidences du Septième Chœur ? Il me semble qu'un homme d'Etat, dans le vrai sens du mot, doit voir que l'Angleterre seule compléterait la France, sans l'amoindrir. Mais je sais d'autres voies d'investigations.

Il y a deux périodes pour les races comme pour les individus, l'une de libre arbitre où ils sont égoïstes à leur gré ; l'autre fatale où ils meurent, s'ils n'obéissent pas au ciel.

Oui, à un certain point, la volonté rencontre la Providence qui la brise, si elle résiste.

Cela arrivera pour l'Allemagne : elle va monter, monter jusqu'à son apogée. Là, au sommet, à la moindre injustice, les Principautés paraîtront.

Le contraire arrivera pour l'Angleterre. Lorsque le Septième Choeur lui ordonnera de faire le Geste divin, elle obéira aveuglément, elle se dévouera tout entière, elle deviendra dès lors providentielle, ce que l'Allemagne n'a jamais été et ne sera jamais.

Oui, vous verrez la "perfide Albion" aussi chevaleresque que la France du Moyen-Age. Ses destinées s'élèveront alors à une hauteur merveilleuse.

MOI. - Enfin, que fera-t-elle donc pour tant de gloire ?

LACURIA. - Elle complètera la France devenue incomplète et dans la paix comme la guerre, plus utile peut-être encore aux traités qu'aux batailles, par sa tenacité inflexible.

MOI. - Aux batailles ? Navales ?

LACURIA. - A toutes les batailles. Ce n'est pas sur la mer que se disputera l'Empire du monde : l'Angleterre aura un jour plus de soldats que de marins ; elle aura tout ce qu'il faudra, du reste. Elle aura même la Tiare.

MOI. - Ah, par exemple !

LACURIA. - Le XXème siècle verra un pape anglais et ce sera un grand pape, le plus grand depuis Léon X. Il y a trop longtemps que l'Eglise souffre de Chefs et de dignitaires italiens et comme le caractère anglais se trouve complémentaire du français, il représente, dans le suprême pontificat, la meilleure réaction contre l'italianisme.

MOI. - L'Angleterre se convertira donc ?

LACURIA. - L'élite, la noblesse et même beaucoup d'autres, car quelqu'un de puissant intercède : la Pucelle.

MOI. - La Pucelle qu'"Anglais brûlèrent à Rouen" ?

LACURIA. - Sont-ce les Français qui ont guillotiné Marie-Antoinette et fusillés les otages pendant la Commune ? Non : ce sont les bandits, une infime et audacieuse minorité. Jeanne d'Arc avait presque autant d'amis parmi les Anglais qu'elle combattait, que parmi nous qu'elle sauvait. Car l'église était en jeu et l'Eglise à cette époque avait une vie internationale secrète et miraculeuse dont le Tiers-Ordre franciscain formait les chaînons et réalisait la plus sainte des Sociétés secrètes.

(Je suis forcé d'ouvrir une parenthèse : au monment de la vénéralisation de la Pucelle, j'ai étudié, dans un opuscule intitulé Le Secret de Jeanne d'Arc, les preuves historiques de cette affirmation. Il y aurait un article curieux à faire sur cette rubrique : Les partisans de Jeanne dans l'Armée anglaise et la part qui leur revient dans l'évacuation de la France. N'est-ce pas d'une importance idéale que la Sainte incomparable ait été aimée et obéie au titre de Salvatrice de l'Eglise par un des deux partis anglais. - Note de M. Péladan

Jeanne, en priant pour les Anglais, a prié aussi pour les siens, les bons catoliques franciscains, et ce sont leurs petits-fils qui se convertiront.

MOI. - Oserai-je vous demander d'où vous viennent ces clartés : car j'ai le respect de vos paroles ?

LACURIA. - D'où vient la clarté ? Du soleil, c'est à dire de l'astre que Dieu a destiné à cet office, ou d'une lampe que l'ingéniosité de l'homme a inventée ?

Les clartés spirituelles sont le fruit de l'illumination et de l'application à la fois. Moi qui ne peut rien attendre du monde extérieur, je reçois ma subsistance du monde intérieur, et si je ne vois presque plus les formes, je perçois d'autres aspects de l'être.

MOI. - Dites-moi, maître, quelques traits du Pape anglais au point de vue pontifical ?

LACURIA. - Il rétablira la hiérarchie parmi les laïcs, telle que la donne St. Denys et, par conséquent, l'enseignement esotérique, ce qui mettra fin aux hérésies et dissidences.

MOI. - Ne sera-t-il pas gêné par le fait qu'une partie de l'Angleterre restera luthérienne ?

LACURIA. - Il ne le sera pas, car il rénovera le Tiers-Ordre franciscain, tant des mineurs que des clarisses, et une franc-maçonnerie se formera qui, par sa puissance internationale, assurera le Gouvernement spirituel dans tout l'univers. Alors, les honnêtes gens étant réunis seront les plus forts.

Peut-être convient-il de réduire en propositions la prophétie de Lacuria.

- 1 - La France ne peut être remplacée dans le plan divin mais il faut qu'elle soit désormais complétée par l'Angleterre : Gesta Dei per Francos Britannosque.
- 2 - Cela arrivera, quand la Pologne renaîtra, que la Turquie disparaîtra et que les luthériens allemands tomberont d'un seul coup.
- 3 - Quand l'Allemagne à son apogée, commettra l'injustice, l'Angleterre commencera son rôle providentiel.

- 4 - Elle complètera la France, plus utile encore aux traités qu'aux batailles, quoiqu'elle doive posséder à ce moment plus de soldats que de marins.
- 5 - Le XXème siècle verra un Pape anglais sur le trône de Pierre ; ce sera le plus grand depuis Léon X. Il rétablira la hiérarchie parmi les laïcs, c'est à dire l'ésotérisme dans le catholicisme et formera une fraternité secrète à l'image de l'ancien Tiers-Ordre franciscain.

* * *

Puissent ces vaticinations se réaliser à la gloire éternelle du Septième Choeur qui porte l'étole verte. C'est mon voeu de français.

PELADAN.

at.

DEUX LETTRES INÉDITES DE LACURIA À ADRIEN PÉLADAN

Paris, 7 avril

Les tables que j'ai copiées sont celles de Mont-Royal recueillies et vérifiées par Henrion, que j'ai trouvées à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Je ne sais à qui je pourrai m'adresser pour faire copier ces 60 pages in quarto de chiffres très fins, je sais par expérience que c'est long et je crois que cela coûterait cher.

Mais il y a quelque chose de plus simple. Votre principal but me paraît être de vous procurer le thème de votre geniture afin de pouvoir l'étudier. Envoyez-moi le jour et l'heure de votre naissance, je vous construirai selon toutes les règles et je vous enverrai le carré tout fait, etc. puisque vous avez l'ASTROLOGIA GALLICA de Morin, vous pourrez en le consultant étudier à loisir toutes les influences planétaires qui seront indiquées dans votre geniture.

J'ai un assez grand nombre de volumes de la Connaissance des Temps que j'ai acheté d'occasion parmi celle-là est celle de 1244.

Je vous salue

P. LACURIA

P.S. Je ne connais pas l'ouvrage dont vous me parlez. Autrefois ces tables d'ascension oblique étaient (connues), maintenant on ne les trouve plus.

J'ai vu un petit volume in 12 intitulé Cosmographie par Henrion de 1626 qui contient une partie de ces tables depuis le degré 36 jusqu'à 60.

Je ne sais si en province on trouve encore quelque chose, mais depuis une quinzaine d'années tous les livres de science astrologique ou hermétique ont été enlevés, impossible d'en trouver un seul.

Paris, le 15 mai

Monsieur,

Il n'existe point de livres sur la science des nombres, ceux que vous me citez sont les seuls connus et ils ne disent rien ou presque rien. Dans le second chapitre des Harmonies de l'Etre j'ai entrevu que la connaissance des nombres devait être en Dieu, la science universelle de la création. Je ne soupçonnais pas quand je l'ai écrit que je rencontrerais un jour un homme ayant pénétré quelque peu dans cette science. Cazotte devait, sinon connaître cette science, du moins en soupçonner l'existence car il a dans son diable amoureux une page fort curieuse sur l'influence des nombres dans les événements humains.

Pour connaître un peu les secrets de ces influences il a fallu une espèce de révélation et 50 ans de méditation et de combinaisons pour formuler les principes donnés et en faire une science qui à cause de sa profondeur, de sa complication et de tout ce qu'elle suppose de connaissances et de pénétration, est tout à fait incommunicable. Je l'ignore moi-même malgré tout ce que j'ai dit dans Les Harmonies de l'Etre sur les nombres. J'ai seulement pu en diverses circonstances constater les résultats.

Monsieur Ledos prend 20 Francs pour une séance orale, mais il ne peut faire pour ce prix un travail écrit. Il demande 50 Francs. Il ne veut pas juger par les écritures, parce qu'il y a beaucoup d'écritures factices et insignifiantes. Il peut juger par une photographie mais il faut qu'elle soit parfaitement ressemblante, autrement il serait induit en erreur.

Je ne me souviens pas exactement de l'intitulé du livre d'Henrion. J'ai été deux fois à la bibliothèque Sainte-Geneviève on n'a pu le retrouver, il était absent.

Je regrette de vous avoir fait attendre si longtemps l'horoscope de M. Salvador. M. Ledos est forcément et excessivement occupé, il travaille tous les jours jusqu'à trois heures du matin, de plus, il a été dérangé par des maladies de ses enfants. Néanmoins pour m'obliger il a fait cet horoscope avec le plus grand soin avec des recherches et des détails qu'il ne met ordinairement que dans les horoscopes qui lui sont payés beaucoup plus cher... il y a de ça plusieurs jours que le brouillon est fait, mais il a été tellement dérangé qu'il n'a pu jusqu'à présent trouver un moment pour le résumer et le mettre au net.

Je vous envoie en même temps comme vous me l'avez demandé le thème astrologique de M. Salvador.

Dans la Cosmographie d'Henrion dont je vous ai donné l'intitulé, il y a comme je vous l'ai dit les ascensions obliques depuis le 36^e degré de latitude jusqu'au 60. De plus, cette table est précédée de la table des différences ascensionnelles pour tous les degrés au moyen de laquelle on peut reconstruire toutes les tables d'ascension oblique qu'il ne donne pas, il indique la manière de le faire.

J'oubliais de vous dire que M. Ledos n'a pas voulu lire la première lettre de renseignements que M. Salvador donnait sur lui-même. Il me dit que cela le gênerait plutôt et qu'il ne voudrait être influencé par aucune idée préconçue dans l'interprétation du thème astrologique. Etant presque aveugle, je ne l'ai pas lu non plus et vous verrez qu'il s'est rencontré avec ces renseignements.

Je n'ai point répondu immédiatement à vos dernières lettres parce que je savais le travail fait et j'attendais de jour en jour la copie, mais des dérangements imprévus en ont retardé jusqu'à présent l'exécution qui du reste demandait du temps, car l'horoscope est extraordinairement long et détaillé. J'ai engagé M. Ledos à ne rien omettre même les choses qui pouvaient paraître durer. Je pense en cela être entré dans vos intentions.

Quoiqu'il en soit du reste, ce n'est pas la bonne volonté qui nous a manqué.

Je vous salue.

P. LACURIA

LE SOUVENIR DE PELADAN

par Camille MAUCLAIR
Nouvelles Littéraires
7 mars 1925

Le moment semble bien venu de mesurer pour Peladan la juste réparation à l'infortune persistante et inique de son destin.

Ses amis sont réunis pour colliger son oeuvre et en redemander un examen plus sincère et mieux approfondi.

Ils n'ont cessé de l'apprécier et de le plaindre. Ils souhaitent pour ce mort une place équitable qui ne lui fut point faite durant sa vie ; il faut les en féliciter.

Un peu par sa faute, mais bien plus par la méchante raillerie où l'étouffante conspiration du silence, la personnalité de Peladan a été opprimée et bafouée avec un acharnement singulier.

Pour avoir voulu naïvement affronter la Blague parisienne, ce Saint-Georges imprudent fut happé, souillé et déchiqueté par ce monstre inepte et féroce et les plus vils gazetiers accoururent à la curée.

Aujourd'hui, le jugement peut et doit être révisé.

A ceux qui ne l'ont pas connu et qui n'assistèrent point à la période militante et aventureuse, déjà bien lointaine, de sa vie, Peladan doit être montré au-delà des polémiques que son action publique souleva.

A cette action il tint beaucoup, trop peut-être en néoromantique orgueilleusement avide d'apostolat en tumultueux épigone de Barbey d'Aurevilly ; et dans son violent désir de prosélytisme idéaliste sans doute mesura-t-il mal parfois le pas qui sépare

le sublime du ridicule.

Au créateur des Salons de la Rose Croix, on a pu reprocher des truculences bien vénielles, un ton d'âpre dogmatisme, le titre de Sâr qu'il se donnait, sa vêtue, le désaccord entre les ambitions affichées de ses programmes, l'insuffisance matérielle de ses moyens de réalisation et la médiocrité de la petite cohorte d'adhérents qui lui apportaient plus de foi que de talent, les artistes sérieux restant en défiance.

Enfin le guignon, et un air de donquichottisme à une époque de naturalisme, de positivisme, de scepticisme, où l'atmosphère était vraiment délétère pour tout idéalisme - Peladan se fit impresario et manager.

Avec un grand intellectuel il était malhabile et timide.

Il gaspilla ses forces et son temps au détriment de son oeuvre d'écrivain parallèlement poursuivie ; son erreur fut de prendre Paris, et en le bravant et en payant de sa personne, en protestataire véhément. Il n'y réussit pas. Passéiste indigné et hautain, méprisant le gain et le succès facile, il jeta au vent des livres qui germèrent peu et ne recueillit qu'ingratitude durable après une passagère notoriété d'excentrique, offensante pour la réelle noblesse de ses intentions.

Même ceux dont je fus qui faisaient de fermes réserves sur ses idées et ses attitudes souffraient en l'estimant de le voir encourir les huées alors ameutées contre quelques hauts et libres esprits.

Il se résigna, se retira, ne fut plus Sar, s'habilla comme tout le monde, se borna à être un écrivain.

L'injustice devint plus odieuse car il se donna tout entier à de beaux ouvrages éloquents et nourris qu'on ne voulait plus lire ni commenter ; après la blague vénéneuse, le mutisme obstiné. Paris qui excuse ou fête tant de vices ne pardonna pas quelques travers, n'oublia pas une basse légende.

Jusqu'à la mort silencieuse de l'apôtre malchanceux se gaussèrent quelques forbans de la chronique professionnelle de l'insulte, aujourd'hui disparus avec leur victime.

Nous n'avons plus à considérer cet aspect de cette période, où les curieux et les historiographes de lettres rechercheront les vérités. L'Ecrivain reste, inégal, torrentiel, très intelligent toujours, parfois irritant, souvent entraînant, quelquefois merveilleux, auteur d'une oeuvre considérable, dispersée par le hasard, la hâte, la mévente et la déveine, mais soutenue dans sa complexité par une très belle armature d'idées générales et un grand amour de l'éthique et de l'esthétique.

Le romancier de la "Décadence Latine" a eu comme Zola et Paul Adam une conception cyclique large et puissante avec les

avantages et les périls du roman de série synthétique embrassant une époque morale et sociale.

Il a apporté au roman idéologique des éléments de mystique et d'occultisme qui secondèrent les visées du symbolisme. Il s'est apparenté consciemment ou non à Balzac, à Barbey d'Aurevilly, à Villiers de l'Isle Adam, à Gobineau.

Si négligemment écrits que soient certains de ses romans, improvisés et jetés entre deux tentatives chimériques d'action directe, il n'en est aucun où l'on ne puisse trouver des choses hardies, subtiles, attachantes étrangement, personnelles dans le pire ou l'excellent : Cet artiste qui avait le goût et la science de la Beauté achevée.

Ne se donna le temps d'un tel plaisir que pour ses derniers livres, lorsqu'il se fut décidé à une studieuse retraite. Il a mieux commandé à lui-même dans son théâtre qui, chargé d'idées mais non surchargé, reste mesuré, clair et riche d'intuition dramatique.

Ses tragédies furent jouées dans de pauvres décors avec des acteurs de fortune. Elles forcèrent l'admiration des plus sceptiques par leur éloquence et leur mouvement. "Babylone" et "Le Fils des Etoiles" sont de ces oeuvres que la réelle compréhension des principes grecs et wagnériens autorisait leur auteur à réussir en face de la pièce rosse et du petit jeu de l'adultère. Oeuvres en vérité, belles, altières, et, jusque dans le début le plus abstrait, généreusement vivantes, décelant une grandeur qui faisait taire le ricanement boulevardier, comme "Axel".

Péladan, fougueux et courtois, était un "conversationniste" éblouissant. Sa culture était considérable, secondée par une brillante faculté d'assimilation et de classement. Elle a fait de lui un critique d'art de premier ordre, un des plus originaux et des plus substantiels que nous ayons eu depuis Baudelaire.

Cette critique il l'a voulu très dogmatique car il ne la présentait pas en soi, mais comme un des éléments du vaste corps des doctrines esthétiques, morales, sociales et religieuses où il rêvait d'édifier.

Le corps s'est désagrégé, comme l'unité wagnérienne.

La critique d'art reste, attachante, cohérente dans son culte fervent pour le Beau ; aux haines que lui valaient son attitude de catholique, de réactionnaire, d'antiprogressiste, d'occultiste, d'érotologue, Péladan a ajouté celle que devait susciter son ardent désaveu de la peinture réaliste et impressionniste. Il a eu le courage de s'élever avec une conviction éloquente et une abondance d'arguments justes et forts contre le double péril de la caducité académique et de l'anarchie ac-

tuelle qu'il a prévue. Il s'est aliéné tout le monde en ayant trop raison. Admirant et comprenant profondément l'Art gothique et cette Renaissance Italienne où il croyait parfois encore vivre idéaliste, chrétien, wagnérien, il a combattu pour le respect du sujet et de la composition, pour la science rationnelle du métier, pour la hiérarchie des genres, avec une autorité technique et un dur mépris des médiocres qui ont fait étouffer sa voix gênante.

Cela reste à son honneur, malgré de l'exclusivisme et du parti pris. On n'a point parlé de Raphaël, de Michel-Ange et de Léonard de Vinci en termes plus perspicaces et plus élevés.

Péladan connaissait mieux que personne les églises de France et fut en ceci un conseiller précieux pour Barrès qui l'aima et le défendit toujours.

Péladan a écrit sur la Basilique de Reims et sur les mesures qui l'eussent pu préserver un livre aussi admirable qu'inécouté, où son mea culpa d'avoir cru en l'Allemagne et proclamé la décadence latine s'est exprimé avec une droiture et une douleur très émouvantes.

S'il n'avait pas été un grand humaniste, il n'eut pu donner à propos des Templiers, des Clefs de Rabelais, de Cervantes et du sens caché des romans de chevalerie des interprétations allégoriques qu'on peut certes discuter mais qui attestent un cerveau sagace et bien armé.

Tout cela, qui vaut d'être révisé, republié, relu, représente le labeur énorme d'un homme de foi, dont les fautes ne nuisirent qu'à lui-même, qui toisa sans rancune des ennemis dont nul ne le valut de loin, qui affronta la mauvaise fortune sans flatter, céder, ou mentir.

Je n'écris point ici un dithyrambe, je tente d'être exact.

Péladan, tel qu'il se présente au-delà de la mort, se rattache, quoiqu'on puisse dire, à cette lignée post-romantique de Baudelaire, Villiers, si meurtrie par le sort, tant haïe de la canaille littéraire et qui malgré tout s'installe dans la gloire par ses dons et ses convictions, il fut encore de la race des grands.

Applaudissons, ceux qui le connurent, de vouloir, détruisant une odieuse légende, demander hautement l'équité.

LE CHEVALIER ADRIEN PELADAN (1815-1890)

par Joanny BRICAUD

Revue d'Histoire de Lyon,

Mai-Juin 1904, pages 228 à 232.

Adrien Peladan a droit à une place dans l'histoire littéraire de Lyon au XIXème siècle. Nul n'a fait plus d'efforts pour donner à notre ville son autonomie intellectuelle. Il y avait à Lyon, vers 1850, une élite d'écrivains et de penseurs de tout ordre, archéologues, poètes, philosophes mystiques ou illuminés : Joséphin Soulayr, Victor de Laprade, Pourrat, Xavier Bastide, Blanc de Saint-Bonnet, Pezzani-Cochet, Saint-Andéol, le chevalier de Paravey, Meurville, Chabas de Rougemont. Pendant onze années ces talents si divers, sous l'étendard de la France Littéraire, travaillèrent à la décentralisation avec pour devise : Le Vrai, le Beau, le Bien. L'homme qui les avait réunis et lancés au bon combat, c'était Adrien Peladan.

Né en 1815 au Vigan, d'une famille où il y eut des chevaliers de Saint-Louis, celui que ses compagnons de jeunesse appelaient déjà "le poète", s'instruisit seul. Humble, faible, inconnu, à vingt ans il entra dans la vie active n'ayant à lui qu'un crucifix, une bible et les poésies de Larmartine ! Il partit, non pour Paris "la ville Lumière", mais pour Rome "la ville Eternelle". Réçu par Grégoire XVI, il jura dans Saint-Pierre d'être l'écrivain-lige de la papauté.

Il a dit l'impression que produisit Rome sur son âme :

"Hier, les mains du Pontife suprême se levaient sur mes cantiques et sur moi ; demain je retournerai vers la France au milieu de laquelle je vous répandrai, ô mes hymnes catholiques, comme une sainte semence que je tiens du ciel et qui peut-être portera quelques fruits. Vous le voyez, ô mon Dieu, pour suivre votre voix mystérieuse que j'entends et que les autres n'entendent pas autour de moi, j'ai tout quitté pour vous sans regret, la terre de ma patrie et la tombe où mes pères se sont endormis en vous. Tous, ô mon Dieu, ne sont pas à vous, à travers tant de sacrifices et de dangers. Récompensez ma foi. Que je voie brillante, fière et heureuse autour de vous cette France que mon coeur appelle ma France. Faites que les intelligences qui éclatent en elle vous réfléchissent comme mon âme vous réfléchit, vous aime et vous adore".

Accueilli par le Sacré-Collège, fait chevalier de l'épéron d'or et de Saint-Sylvestre par le Pape, élu de l'Académie des Arcades sous le vocable d'Eulogio Cléonense, il partit de Rome et revint en France radieux d'ardeur.

Cet enthousiasme s'épancha dans les Effusions catholiques, ses premières poésies, et ses Mélodies catholiques magnifiant le Pape, la Croix, Chateaubriand, l'ange gardien, la soeur de charité.

Deux désirs l'obsédaient encore : visiter Jérusalem et s'agenouiller dans toutes les cathédrales de France. Il n'en put rien faire, mais se consola en écrivant la France à Jérusalem.

Lorsqu'éclate 1848, il se fait le champion de l'ultramontanisme et de la légitimité : "Dieu et le Roy", dit-il en annonçant la renaissance des lys. Le journalisme lui paraît naturellement un sacerdoce ; le journal, un annexe de la chaire. Lorsque sans patronage ni subside il fonda à Nîmes l'Etoile du Midi, il fait retentir le verbe des de Maistre et des Bonald en des articles dont la langue et le ton sont d'un prédicateur. Le coup d'état l'oblige de se taire et l'Etoile du Midi disparaît. Il est alors le véritable chef du parti de l'Appel au peuple en Provence ; mais il laisse au duc d'Uzès la députation qu'on lui offre, M. de Genoude lui réservant la direction de la Gazette de France. Mais Genoude meurt et le chevalier Adrien Peladan devient rédacteur à l'Univers.

Il y reste peu, Veuillot l'écarte, comme il écarta Ernest Hello, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam. L'homme qui trouvait Atala ridicule, René odieux, le Génie du Christianisme manquant de foi, et l'érudition des Martyrs du bric-à-brac, ne souffrait autour de lui que des sacristains et des médiocres. Adrien Peladan indigné des attentats de Veuillot contre Chateaubriand,

Celui que nos autels ont nommé leur Homère,
Notre initiateur et notre maître à tous.

se sépare du pamphlétaire.

Napoléon III lui fait offrir l'Officiel ; on ne lui demande qu'une relation impersonnelle des actes du gouvernement. Peladan, légitimiste, refuse.

Dégoûté de Paris, mais toujours ardent, il vient en province tenter un extraordinaire effort. "Paris, disait-il, en est arrivé à ce point que poètes, artistes, écrivains y ont perdu le secret des grandes inspirations. Ce marasme de l'idée, dans la cité souveraine est venu de la centralisation mise au service de la vanité, de l'égoïsme, de la médiocrité intrigante... Si Paris persiste à vouloir couper au génie la seule aile qui lui reste, la France n'en est pas là".

Il affirme ses convictions "provincialistes" en vers et en prose :

Province d'autrefois, sors de ton abandon,
Prouves qu'à l'univers, si le ciel fait un don,
Il n'a point lieu ce don pour être le partage
Et le lot exclusif d'une égoïste plage.
Prouves à ceux qui réglaient tes mouvements aux leurs
Que chaque région a ses fruits, a ses fleurs,
Apprends plutôt encore à ces étroits génies
Que tes vals, que tes monts chantent des harmonies,
Qu'avec tous ses chanteurs, leur Lutèce n'a pas. (1)

(1) Nouvelles brises et aquilons.

"Province française, toi dont l'histoire est si grande, dont le passé fut si beau, tu t'es effacée, tu as abdiqué ton rôle, tu t'es façonnée au caprice des habiles et tout cela au profit de Paris, de Paris intellectuel qui ne sait plus ce qu'il dit, qui ne sait plus ce qu'il fait.

"Lève-toi, mère de tant de fortes âmes et secoue la poussière indigne attachée à tes vêtements ; ne refuse la justice à personne, pas plus à Paris qu'au petit village ; mais en proclamant les droits de tous et de chacun, souviens-toi surtout de tes vieilles mœurs, de tes usages, de tes franchises, de ta physionomie, des oeuvres de tes pères, pour les recouvrer, les reconquérir.

"Regarde tes basiliques, tes bibliothèques, tes Facultés de lettres et des sciences, regarde tes richesses actuelles, tes splendeurs passées, tout ce que tu es en un mot, et rebrille de toute ta splendeur d'autrefois, en recouvrant tes énergies à ce mot de la croisade : décentralisation...

"Hommes qui croyez, qui agissez encore, quand tout se courbe sous la main de l'indifférence ou du sensualisme, donnez l'impulsion, marchez, montrez votre foi par vos oeuvres. Agir autrement serait se conduire en félon, et vous préféreriez sans doute la mort à cette flétrissure". (2)

Il choisit Lyon pour réaliser ses projets de décentralisation. Ainsi naquit la France Littéraire. Joséphin Soulay y publia ses premières poésies les Papillons noirs : l'abbé Joseph Roux y débuta. Jamais la province ne vit pareille floraison littéraire : Victor de Laprade, Achille Millien, Thalès Bernard, Turquety, Xavier Bastide, le poète médecin, presque oublié aujourd'hui, Roumieux, Pourrat, l'auteur des délicieuses *Enfantines*, se rencontrent avec les orientalistes Bonnetty de Paravey, Chabas, les érudits Péricaud, Morel de Voleine, Saint-Olive, les archéologues Cochet, de Saint-Andéol, et celui dont la précocité étonnait Soulay : Adrien Péladan fils. (3)

- (2) La décentralisation intellectuelle, ch. XXXIX
(3) Adrien Péladan, fils aîné du chevalier avait douze ans lorsqu'il publia dans la France littéraire, l'Histoire poétique des fleurs. A seize ans, il aprit le chinois, puis il étudia la médecine et fut reçu docteur. Il est l'auteur du meilleur guide de Lyon paru en 1864 sous le titre : Guide de l'étranger à Lyon. Il a publié avec le chevalier de Paravey dans la France littéraire une série d'études sinologiques remarquables et a laissé avant sa fin tragique, un ouvrage important l'Anatomie homologique. Il périt empoisonné par un remède surdosé venant de l'officine du pharmacien Wolmar Schwabe, de Leipzig.

Le second fils du chevalier Péladan, le Sâr Joséphin Péladan, est l'auteur bien connu de l'Amphithéâtre des sciences mortes et de la décadence latine. Il a consacré à son père et à son frère des oraisons funèbres où l'on trouve des détails intéressants.

Le chef, au premier rang, prodigue sa poésie, sa science et sa foi. Mais la France littéraire ne suffit bientôt plus à son activité, il fonde la Semaine religieuse, la première en date des Semaines religieuses provinciales et qui dure sept ans. Pourtant, après onze années de travail, il voit échouer sa grande tentative de décentralisation ; non faute de talent, mais faute de public. Le chevalier Péladan avait su grouper autour de lui dans sa maison de la rue Sainte-Hélène près de deux cents écrivains, mais Lyon ne lui fournissait pas deux mille lecteurs.

Fatigué, il se retire dans le Midi, à Avignon, près de l'archevêque Dubreuil. Mais l'ouverture du Concile oecuménique de 1860 lui rend son enthousiasme ; il fait appel aux poètes sacrés ; plus de cent apportent leur contribution à l'Album de la Poésie catholique qu'il offre à Pie IX. Reposé et de nouveau avide d'action, il va diriger à Lille la Vraie France ; puis, à Nîmes, fonde le Châtiment, en collaboration avec son fils aîné. Le Châtiment justifie son titre ; Péladan parle au peuple comme un prophète, et, brandissant son épée de chevalier, il la fait tournoyer en des polémiques furieuses qui suscitèrent des plaintes à la Tribune de la Chambre.

Terribles plumes que celles des deux Péladan défendant leurs principes ! Le "Roy" les trouve dangereux. "Trop de zèle !" disait-il ; ils divisaient le parti !

Au Châtiment succède l'Extrême Droite, toujours enflammée, toujours légitimiste.

Mais le chevalier Péladan incline de plus en plus au mysticisme, il renouvelle la dévotion de la "plaie à l'épaule". Il répand l'image et le culte de Saint-Christophe et, finalement, fonde les Annales du Surnaturel. La rénovation de l'âme catholique se fera par le mysticisme : toutes les manifestations miraculeuses, voyances, stigmates, prophéties sont propres à maintenir les âmes dans la foi. La mort de son fils accentue ses tendances. Il se retire de la lutte des partis pour se consacrer entièrement à sa famille spirituelle, les abonnés des Annales. Il écrit l'Histoire de la Sainte-Vierge, les Secrets de Mélanie et de Maximin, les Apparitions de Boulleret, la Vie de Saint-Christophe, les Voyantes de Diemoz et enfin un recueil de prophéties.

Il meurt en 1890 : "Que vous seriez coupables, dit-il à ceux qui entourent ses derniers moments, si vous saviez quelle joie vous troublez !" et, fièrement, au religieux qui l'assiste : "Je suis toujours avec mon Dieu et mon Dieu est toujours avec moi".

Dernières paroles qui résument les convictions et expliquent l'ardeur du prophète infatigable, du journaliste inspiré, du chevalier errant qui s'obstine onze ans à fixer dans Lyon son oeuvre et sa vie. Lyon ne l'écoula guère et l'oublia vite.
